Ce Journal paraît Semi-Hebdomadairement, le MARDI et le VENDREDI.

Mélanges Religieux,

Lettres, Avis, Correspondances etc., à l'adresse du Redacteur.

POLITIQUES, COMMERCIAUX, LITTERAIRES ET DE NOUVELLES.

VOL. XV. MONTREAL, VENDREDI 19 DECEMBRE 1851. No. 24.

MEDITATIONS ET ETUDES MORALES,

PAR M. GUIZOT.

Ce qui suit est la préface d'un nouveau livre publié par M. Guizot sous le titre qui précède. Nous la reproduisons telle que la donne l'*Univers* de Paris, avec commentaires :

" Quand j'ai recueilli ces *Etudes Morales*, écrites à des époques et dans des situations diverses, je ne pensais pas que j'y dusse rien ajouter. Une circonstance récente me détermine, en les publiant aujourd'hui, à dire quelque chose de plus.

"Appelé, le 30 avril dernier, à présider la société biblique protestante, je me suis exprimé en ces termes:

" Quelle est, au fond et religieusement parlant, la grande question, la question suprême qui préoccupe aujourd'hui les esprits? C'est la question posée entre ceux qui reconnaissent et qui ne reconnaissent pas un ordre surnaturel, certain et souverain, quoique impénétrable à la raison humaine; la question posée, pour appeler les choses par leur nom, entre le *supernaturalisme* et le *rationalisme*. D'un côté, les incrédules, les panthéistes, les sceptiques de toute sorte, les purs rationalistes; de l'autre les chrétiens.

" Parmi les premiers, les meilleurs laissent subsister, dans le monde et dans l'âme humaine, la statue de Dieu, s'il est permis de se servir d'une telle expression, mais la statue seulement, une image, un marbre; Dieu lui-même n'y est plus. Les chrétiens seuls ont le Dieu vivant.

" C'est du Dieu vivant que nous avons besoin. Il faut, pour notre salut présent et futur, que la foi dans l'ordre surnaturel, que le respect et la soumission à l'ordre surnatuel rentrent dans le monde et dans l'âme humaine, dans les grands esprits comme dans les esprits simples, dans les régions les plus élevées comme dans les plus humbles. L'influence vraiment efficace et régénératrice des croyances religieuses est à cette condition. Hors de là elles sont superficielles et bien près d'être vaines.

" On peut avec sécurité travailler aujourd'hui à ranimer et à propager la foi chrétienne, car la liberté, la liberté religieuse et civile est là pour empêcher que la foi n'enfante la tyrannie et l'oppression des consciences: autre impiété. Les amis de la liberté de conscience peuvent retourner sans crainte au Dieu des chrétiens; il n'y a plus, il n'y aura plus désormais de captifs ni d'esclaves autour des autels ... Que la foi et la pitié chrétienne reviennent donc; elle ne ramèneront à leur suite ni l'injustice, ni la violence. Il y aura sans doute bien des soins à prendre, bien des combats à soutenir pour que la liberté religieuse demeure intacte au milieu de la ferveur religieuse renaissante; mais cette belle harmonie sera atteinte et fera l'honneur de notre temps. Entre les chrétiens des communions diverses, il ne peut plus y avoir désormais que des luttes de foi et de piété libres, seules permises par la loi de Dieu et seules dignes de ses regards."

Ces paroles ont été remarquées, et soit approuvées, soit combattues, dans des sens fort contraires, par des philosophes et par des chrétiens.

Le lendemain du jour où elles avaient été prononcées, M. Louis Veuillot disait dans l'*Univers*:

" M. Guizot a prononcé un discours que nous avons lu avec un sentiment de respect et de sympathie mêlé de quelque douleur. Il nous serait impossible de ne pas honorer hautement l'homme qui fait, même à propos d'une œuvre que nous n'aimons pas et qui n'est pas bonne, une si belle profession de foi chrétienne. Il nous est impossible de ne point regretter hautement qu'un si grand et si généreux esprit, si bien fait pour comprendre l'unité, si naturellement appelé à s'y soumettre, non-seulement ne s'aperçoive pas qu'il n'est point à sa place parmi les membres séparés de l'église-mère, mais encore préside une œuvre qui fut et qui est toujour une machine de guerre contre l'enseignement de cette église. Qu'est-ce que le christianisme? C'est l'autorité. Qu'est-ce que le protestantisme? C'est le libre examen: et la société biblique protestante est la critique du libre examen poussée jusqu'à son dernier et plus inconcevable excès."

Le même jour, M. Charles Gouraud disait dans l'*Ordre*:

" *Le discours* de M. Guizot respire tout ensemble la foi à la révélation et l'amour de la liberté religieuse..... Mais il fait conformer sa conduite à ses maximes. Si on estime qu'il n'y a point de différence sérieuse à faire entre un rationaliste, si convaincu et si honnête qu'il puisse être, s'appelât-t-il Platon, ou Descartes, ou Leibnitz et un athée; si l'on pense que, hors des enseignements de l'église, toute croyance religieuse est superficielle et bien près d'être vaine; alors, il n'y a pas à hésiter; c'est dans le giron de la véritable église, de cette grande église catholique qui, de saint Paul a de Maistre, a coulé sous la même discipline tant de fiers courages et de grandes âmes, qu'il faut aller demander pardon et asile. Car s'il est permis d'insinuer que l'athéisme est un rationalisme logique, il l'est encore bien davantage de dire que le protestantisme n'est qu'un rationalisme inconséquent. Ou le sens propre, en effet, a l'empire dans les choses de la foi; et alors il l'a tout entier, car qui peut se flatter de faire sa part au libre examen, et de lui dire: "Tu iras jusque là et tu n'iras pas plus loin!" Ou bien c'est l'autorité qui a cet empire: mais, pas plus que le sens propre, elle ne peut l'avoir à demi; il faut qu'elle l'ait ou qu'elle ne l'ait pas..... Quant à chercher un compromis entre les deux systèmes, cela est chimérique; la *fusion* est un peu plus vaine, si c'est possible, dans l'ordre religieux que dans l'ordre politique."

(M. Guizot continue :)

Je ne discuterai point. Je mettrai de côté toute question personnelle, toute réfutation, toute argumentation. La polémique creuse les abimes qu'elle prétend combler, car elle ajoute l'obstination des amours-propres à la diversité des opinions. Avoir raison des objections que m'adressent des hommes honorables et sincères est un plaisir qui me touche peu. J'ai un désir plus haut; j'aspire à m'unir avec eux dans la vérité. Deux idées remplissent mon âme et dominent ce sujet. Je voudrais les mettre en pure et vive lumière. Si j'y réussis, si je les fais passer dans d'autres âmes, elles y feront elles-mêmes leur œuvre, et rendront inutile la polémique dont je m'abstiens.

Ce ne serait pas la peine de vivre si nous ne retirons d'une longue vie d'autre fruits qu'un peu d'expérience et de prudence sur les affaires de ce monde, au moment de le quitter. Le spectacle des choses humaines et les épreuves intérieures de l'âme ont des clartés plus hautes, et qui se répandent sur les mystères de la nature et de la destinée de l'homme, et de cet univers au sein duquel l'homme est placé. J'ai reçu de la vie pratique, sur ces questions redoutables, plus d'enseignements que la méditation et la science ne m'en ont jamais donné.

Voici le premier et le plus grand.

Le monde et l'homme ne s'expliquent point naturellement et d'eux mêmes, par la seule vertu des lois permanentes qui y président et des volontés passagères qui s'y déploient. Ni la nature et ses forces, ni l'homme et ses actes ne suffisent à rendre raison du spectacle que contemple ou entrevoit l'esprit humain.

Ainsi que la nature et l'homme ne suffisent point à s'expliquer eux-mêmes, de même ils ne suffisent point à se gouverner. Le gouvernement de l'univers et du genre humain est autre chose que l'ensemble des lois et des faits naturels qu'y observe la raison humaine, et des lois et des faits accidentels que la liberté humaine y introduit.

C'est à dire qu'au-delà et au-dessus de l'ordre naturel et humain, qui tombe sous notre connaissance, est l'ordre naturel et surhumain que Dieu règle et développe, hors de la portée de nos regards.

Et, dès que l'homme cesse de croire que cela est ainsi, c'est à dire de croire à l'ordre surnaturel et de vivre sous l'influence de cette croyance, aussitôt le désordre entre dans l'homme et dans les sociétés d'hommes, et y fait des ravages qui les mèneraient infailliblement à leur ruine si, par la sage bonté de Dieu, l'homme n'était limité dans ses erreurs et hors d'état de se soustraire absolument à l'empire de la vérité, même quand il méconnaît.

Que la question religieuse soit maintenant posée entre ceux qui, plus ou moins, explicitement et par des motifs fort divers, n'admettent pas l'ordre surnaturel, c'est-à-dire la plupart des philosophes, quel que soit leur nom— et ceux qui l'admettent réellement, c'est-à-dire les chrétiens, c'est ce que nul esprit sérieux ne peut contester.

Est-ce à dire qu'entre tous ceux qui n'admettent pas l'ordre surnaturel, incrédules ou sceptiques, athées ou rationalistes, il y ait parité et confusion? A Dieu ne plaise, non-seulement que je dise jamais, mais que jamais je pense une si absurde et si odieuse iniquité! Je connais les bienheureuses inconséquences de l'esprit de l'homme, et les obscurités, qui aux yeux des plus habiles, couvrent les voies dans lesquelles ils sont engagés. Certainement entre l'impie qui nie Dieu et le rationaliste qui se repose dans la confiance que, sans sortir de l'ordre naturel et au prix de je ne sais quelle transformation, il a trouvé et fondé Dieu, l'intervalle est immense; immense, à coup sûr, devant la justice divine aussi bien que devant l'équité humaine? Et telles sont à la fois notre effervescence et notre misère intellectuelle que, dans ce vaste espace, à tous les degrés, depuis le matérialisme grossier jusqu'au déisme pur, se rencontrent, et probablement, hélas! se rencontreront toujours des esprits éminents et des cœurs sincères. Les chances et les formes de l'erreur sont infinies et infiniment variées; et l'homme, en y tombant, fait des efforts infinis pour retenir quelques débris de vérité; et Dieu permet qu'il y réussisse, ou qu'il se persuade honnêtement qu'il y a réussi: ce qui sera un jour ou son excuse ou sa planche de salut.

J'admets toutes les distinctions, toutes les inégalités, toutes les sincérités; qu'entre les écoles philosophiques de notre temps, quelque divers que soient leurs systèmes et leurs mérites, il y a ceci de commun qu'elles n'admettent pas l'ordre naturel et qu'elles s'efforcent d'expliquer et de gouverner, sans son secours, l'homme et le monde; l'autre, que, là où la foi dans l'ordre surnaturel n'existe plus, les bases de l'ordre social et moral sont profondément et de plus en plus ébranlées, l'homme ayant cessé de vivre en présence du seul pouvoir qui le surpasse réellement et qui puisse à la fois le satisfaire et le régler.

L'ordre naturel est le champ ouvert à la science de l'homme; l'ordre surnaturel est entr'ouvert à sa foi et à son espérance; mais sa science n'y pénètre point. Dans l'ordre naturel, l'homme exerce une part d'action et de pouvoir; dans l'ordre surnaturel, il n'a qu'à se soumettre.

On a dit, dans un esprit de conciliation et de paix :

" La religion et la philosophie sont deux sœurs qui se doivent mutuellement support et protection. " Paroles encore empreintes de l'orgueil humain: la philosophie vient de l'homme, elle est l'œuvre de son esprit; la religion vient de Dieu, l'homme la reçoit et souvent l'altère après l'avoir reçue; mais il ne la crée point. La religion et la philosophie ne sont point deux sœurs; ce sont deux filles, l'une de " notre Père qui est aux cieux," l'autre du simple génie humain. Et leur condition en ce monde ne saurait être égale, pas plus que ne l'est leur origine; l'autorité est l'apanage de la religion; celui de la philosophie, c'est la liberté.

J'aborde ici la seconde des idées souveraines, et, aujourd'hui plus que jamais, essentielles pour l'ordre vrai, que je voudrais mettre dans tout leur jour.

" Le christianisme, dit M. Veuillot, c'est l'autorité. "

Certainement, le christianisme, c'est l'autorité; mais ce n'est pas l'autorité seulement, car c'est tout l'homme, toute sa nature et toute sa destinée. Or, la nature et la destinée de l'homme, c'est l'obéissance morale, c'est-à-dire l'obéissance dans la liberté. Dieu a créé l'homme pour qu'il obéît à ses lois, et il l'a créé libre pour qu'il obéît moralement. La liberté est d'institution divine, comme l'autorité; ce qui est d'œuvre humaine, c'est la révolte et la tyrannie.

Dans l'état social, l'autorité et la liberté ont l'une et l'autre, besoin de garanties, et elles ont, l'une et l'autre, droit à ces garanties. Il faut des freins pour contenir ceux qui ont à gouverner, car les uns et les autres sont hommes. De là les institutions et les lois politiques qui tantôt soutiennent, tantôt limitent le pouvoir, c'est-à-dire qui déterminent à quelles conditions et par quels moyens l'autorité est exercée et la liberté assurée.

Quelle est la mesure d'autorité nécessaire pour le gouvernement, et la mesure de liberté possible dans les sociétés humaines? Quels sont les moyens d'action et les garanties qui doivent être données à l'autorité et à la liberté? Questions de circonstance, dont la solution doit varier selon les temps, l'état social, les mœurs, les divers genres et les divers degrés de civilisation des peuples. C'est à la politique qu'il appartient de les résoudre.

Quand le christianisme a paru dans le monde, c'est la liberté, la liberté morale de l'homme qu'il a invoquée. Il le fallait bien, puisqu'il venait abolir les croyances anciennes, protégées par les pouvoirs établis. Dans cette lutte des croyances, non-seulement le christianisme naissant n'a jamais attaqué, ni mis en question les pouvoirs établis; il a fait plus, il a formellement reconnu, et respecté, et ordonné de respecter leurs droits. Mais en même temps, et pour les rapports de l'homme à Dieu, il a fait appel à la conscience libre de l'homme, et il a affirmé en principe cette liberté qu'en fait il pratiquait: " Il faut " plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes," a dit saint Pierre (1). " Eprouvez si les esprits sont de Dieu (1); " Je vous parle comme à " des personnes sages, a dit saint Paul; ju- " gez vous-mêmes de ce que je dis (2)." Au jour de la création, Dieu a prescrit l'obéissance à l'homme, sous peine de perdition; au jour de la régénération, Dieu a mis la liberté de l'homme en mouvement pour commencer l'œuvre du salut.

Dieu n'a point de partialité et ne laisse point de lacune dans ses desseins; quand il agit sur les hommes, il embrasse la nature humaine tout entière; nos penchants, nos besoins, nos intérêts, nos droits divers sont tous devant ses yeux; et il pourvoit et satisfait en même temps à tout: à l'autorité comme à la liberté, à la liberté comme à l'autorité. C'est une dangéreuse erreur de méconnaître ce caractère complet et harmonieux des œuvres divines, et de les mutiler en y cherchant des armes pour nos dissensions humaines. Jésus-Christ est venu pour sauver l'homme, non pour faire triompher une cause. Le christianisme a commencé par invoquer et mettre en jeu la liberté. Puis il a conquis et déployé l'autorité. Puis il s'est accommodé aux diverses réformes et aux divers degrés d'autorité et de liberté qu'a fait apparaître çà et là dans le monde le cours des choses. Associé aux destinées et aux actes du genre humain, le christianisme a souffert de nos erreurs et de nos fautes; il a été souvent altéré et compromis par les égarements tantôt de l'autorité, tantôt de la liberté humaine; mais, par son origine et son essence, il est en dehors de leurs luttes, inépuisable dans sa vertu pour guérir les maux contraires, et toujours prêt à porter son secours du côté où le péril éclate et où le besoin de redressement se fait sentir.

Dans l'état actuel des sociétés et des esprits, c'est l'autorité, et l'ordre avec l'autorité, qui sont en péril. Le christianisme leur doit tout son appui. Je ne connais pas de mensonge ou d'aveuglement plus grossier que celui des hommes qui essaient aujourd'hui de détourner la religion chrétienne au profit de cette anarchie brutale et folle qu'ils appellent la démocratie sociale. L'Evangile et l'histoire repoussent également cette absurde profanation. La cause de l'autorité civile et de la religion chrétienne est évidemment commune; l'ordre divin et l'ordre humain, l'Etat et l'Eglise ont les mêmes périls et les mêmes ennemis.

Que Dieu leur accorde la même sagesse, car en même temps qu'ils ont, l'un et l'autre et de concert, à rétablir l'autorité à son rang et dans ses droits, ils ont à résoudre un autre problème plus nouveau, d'autres besoins, impérieux aussi, à satisfaire.

Aux hommes qui pensent que, depuis plusieurs siècles, la société en Europe, et notamment en France, a fait complètement fausse route, les gouvernements comme les esprits, et qu'il n'y a, dans le caractère dominant et dans les tendances de notre civilisation actuelle, qu'erreur, corruption et décadence, je n'ai rien à dire. Je comprends que, pensant ainsi, ils regardent la réaction rétrograde comme aussi nécessaire que légitime, et qu'ils la tentent. Je n'ai, à leur égard, qu'une conviction profonde à exprimer; ils ne réussiront pas. S'ils avaient raison, notre société moderne serait condamée à perir; nous aurions le progrès dans la résidence, non le retour au passé.

Mais ils n'ont pas raison. Personne n'est

(1) *Actes des Apôtres, C. V. v.* 29.

(1) *Première épitre catholique de Saint-Jean*, c. IV. V. I.

(2) *Première épitre de Saint Paul aux Corinthiens*, c. X. v. 15.

FEUILLETON.

LE MONTAGNARD

OU LES

DEUX REPUBLIQUES.

1793—1848.

(Seconde partie—1848.)

La France n'a pas accepté la République, elle l'a subie.
C. D. V.

CHAPITRE SIXIÈME.

(Suite.)

Au moment où cet événement inattendu suspendit les conversations et attacha tous les yeux sur le vieillard immobile devant la porte, un homme accoudé dans une embrasure de fenêtre avait une expression étrange; sa physionomie n'exprima pas l'étonnement, et sur ses lèvres passa comme un sourire ironique que la force de sa volonté comprima soudainement. Cet homme, c'était De Lenfroy; spectateur du drame dont il avait amené les péripéties, il attendait l'effet du dénouement.

Le vieillard s'était avancé:

—Quel est celui de vous, dit-il d'une voix ferme, qui s'appelle le général comte D'Epernay?

—C'est moi, monsieur, répondit le comte en faisant un pas vers l'inconnu.

Il y a dans la vie des moments où les événements inattendus, avant même qu'ils aient amené aucun résultat, se traduisent dans la pensée par un sentiment douloureux; car Dieu n'a donné à personne la confiance dans le bonheur; et plus le cœur s'ouvre à l'espérance, plus cette inquiétude, innée en nous, palpite et tressaille. Dans le tumulte des scènes imprévues, comme dans le silence des méditations, sa voix nous parle douloureusement.

Aussi Mlle. D'Epernay s'était approchée de son père, et sa main, que glaçait un effroi involontaire, prit celle du comte et la serra.

LaVrillière, au milieu d'un profond silence, était debout devant la cheminée. Il regardait, lui aussi, avec un étonnement inquiet cet étrange visiteur.

Le vieux Benoist fit un pas encore; on eût dit la statue du Commandeur dans la salle du festin de don Juan.

—Quel est celui d'entre vous, reprit-il d'une voix plus forte, qui s'appelle Léon LaVrillière?

—C'est moi, dit celui-ci.

Aucune plume, aucun pinceau ne pourra exprimer ce qui se passa sur le visage du vieux serviteur, quand il entendit ces deux mots: "C'est moi." Depuis si longtemps un sanglant souvenir pleurait tout bas dans son cœur!

Le fantôme hideux du passé se dressa tout-à-coup devant lui.

Ses lèvres, dont le sang semblait s'être retiré, tant elles étaient blêmes, se serrèrent l'une contre l'autre, et ses dents claquèrent sous le frisson d'une fièvre soudaine; ses joues déjà si pâles, pâlirent encore, et ses yeux étaient étincelants et terribles.

Un instant, suffoqué par ses propres émotions, il resta silencieux à regarder l'homme qui était devant lui.

A le voir ainsi livide, menaçant dans son silence et dans son immobilité, on pressentait qu'il allait se passer quelque chose d'effrayant et de lugubre. Toutes les respirations étaient haletantes et suspendues.

Le vieillard marche droit au jeune homme, et, lui posant la main sur l'épaule:

—Cet homme, dit-il d'une voix qui résonna comme une malédiction venue d'en haut, cet homme est le fils d'un lâche et d'un dénonciateur!... Cet homme est le fils d'un assassin!

Un cri d'horreur sortit à la fois de toutes les bouches et la jeune fiancée se jeta éperdue dans les bras de son père.

Le visage de LaVrillière était aussi blême que celui de Benoist; on eût dit deux spectres en face l'un de l'autre.

—Cet homme est fou!... s'écria LaVrillière d'une voix éclatante; s'il n'avait des cheveux blancs je lui briserais le crâne contre le marbre de cette cheminée!.. cet homme est fou! fou!...

Chacun s'était levé avec une anxiété croissante. Les uns entouraient LaVrillière, les autres, le comte D'Epernay, qui serrait dans ses bras et sur son cœur sa fille qui pleurait. Dans ce salon, tout à l'heure si joyeux, préparé pour une fête, resplendissant de lumières, et parmi ces femmes parées de fleurs et de diamants, c'était un tumulte confus de voix.

Le vieux Benoist tenait toujours ses yeux attachées sur LaVrillière.

—Ce que vous faites, ce que vous dites est doublement infâme!... s'écria celui-ci avec fureur, voyez.... misérable!..

Et les deux bras levés, les poings fermés, il se précipita sur Benoist. Quelques-uns des assistants s'élancèrent au devant de lui et l'arrêtèrent.

—Mais quel est donc cet homme, criait-il; qu'il sorte!... qu'il sorte!...

—Je suis le fils du plus vieux serviteur du comte de Castelnois, assassiné aux portes d'Avignon.

A ce nom prononcé, LaVrillière s'arrête comme s'il eût été frappé par la foudre, et ses deux bras retombèrent lentement le long de son corps.

Alors, au milieu de la foule interdite, un autre vieillard s'avança la tête haute, portant sur son front dégarni par les années, le juste orgueil d'une vie sans reproche.

C'était le duc De Savernay.

—Le comte De Castelnois était un des plus chers amis de mon père, dit-il d'une voix grave; parlez monsieur.

Et, comme avait fait Benoist à LaVrillière, lui aussi posa sa main sur l'épaule du vieux serviteur.

Mlle D'Epernay avait la poitrine soulevée par les sanglots, les yeux noyés par les larmes; elle se dressa à son tour, soutenue par les bras de son père, en face de cet homme qui venait de jeter à son bonheur cette terrible et sanglante malédiction. L'expression de profonde douleur qui contractait son visage était si déchirante que Benoist se sentit frémir jusque dans les entrailles et mit sa main sur ses yeux; toutes ses résolutions de haine et de vengeance étaient prêtes à l'abandonner.

Mais elle aussi répéta d'une voix frémissante les paroles du duc De Savernay:

—Parlez, monsieur!... parlez!..

Ce fut au tour du général D'Epernay.

—Vous, dit-il, en tendant un de ses bras vers l'accusateur, vous qui, dans ce jour de fête et de bonheur, venez jeter le deuil et la désolation; parlez donc, monsieur!.. parlez donc!..

Devant ces interrogations menaçantes, l'ancien serviteur du comte de Castelnois retrouva toute la force de son courage.

—Oh! dit-il d'une voix haute et ferme, il faut remonter à des temps bien sinistres, à cette époque maudite où tout ce qu'il y avait de noble, de grand et de généreux était voué à l'échafaud ou au massacre. J'étais jeune alors, mais mon père m'a raconté trop souvent cette sanglante histoire pour que je puisse l'oublier jamais. Vous m'interrogez, écoutez donc. Près du château du comte De Castelnois, domaine seigneurial, qui depuis plus d'un siècle appartenait à la famille, il y avait un village, et le comte de Castelnois, ainsi qu'a-